

Hélène BUISSON-FENET et Aude KERIVEL

INTRODUCTION

Depuis 2003, les *Rencontres Jeunes & Sociétés en Europe et autour de la Méditerranée* exposent les travaux de sciences humaines et sociales en cours sur les relations que les groupes juvéniles entretiennent diversement avec leur environnement – socialisation familiale et entre pairs, école et formation, sexualité et entrée en couple, travail, consommations et loisirs. Un ouvrage était échu de la première de ces Rencontres, qui questionnait « l'agencement des sexes », c'est-à-dire les reproductions des stéréotypes de sexe entre les générations, et les formes renouvelées de la domination masculine qui en découlent (Eckert et Faure, 2007).

Dix ans plus tard, cet ouvrage issu des 8^e Rencontres sur « Genre et Jeunesses » (11-14 octobre 2016) veut à la fois prolonger cette interrogation, et la décliner plus effrontément à travers le thème des déviances et des transgressions. Alors que la famille n'en finit pas de se recomposer, que l'institution scolaire veut différencier l'enseignement et devient sensible aux modèles éducatifs extérieurs, que les pairs occupent plus que jamais l'espace des identifications, comment faire avec des normes éducatives plus incertaines, avec des transmissions disjointes, des socialisations juvéniles plus intrusives ?

Certes, « la jeunesse » est depuis longtemps analysée par les sciences sociales comme vecteur d'ébranlement des normes, ce qu'illustre non sans humour la contribution introductive d'Howard Becker à notre ouvrage. Cependant ces recherches ont longtemps omis la question du genre, dans la mesure où les déviances peuvent s'y trouver traduites en termes de délinquances, assimilées pour l'essentiel à des comportements masculins : dans la présentation de leur ouvrage *Mauvaises filles – Incorrigibles et rebelles* (2016), Véronique Blanchard et David Niget montraient ainsi lors de la 2^e journée des Rencontres que la déviance masculine participe de l'identité virile, tandis que la déviance des filles des classes populaires ne produit que de fugaces héroïnes, la domination masculine redoublant le contrôle social des pauvres pour dérober au regard ces jeunes femmes « à la marge ».

Plus généralement, à l'exception de quelques noms de la 2^e école de Chicago (Goffman, Garfinkel, Becker), la majorité des « grands auteurs » se sont montrés

jusqu'aux années 1990 spontanément indifférents à une lecture de leur système théorique ou même de leurs terrains d'enquête en termes d'identification de genre ou de rapports sociaux de sexe (Chabaud-Rychter, Descoutures, Devreux et Varikas, 2010). Lorsqu'elles posent la question de la structuration générale des sociétés ou de leur division en classes, ces œuvres ont tendance à circonscrire les femmes à leur fonction domestique et à leur rôle dans le mode de production familial.

C'est en sociologie de l'éducation, davantage qu'en sociologie de la déviance, que la question du genre commence à s'imposer d'abord dans les travaux américains : Howard Becker aborde dès sa thèse la différenciation sexuée des comportements juvéniles à l'égard de la norme scolaire, en analysant conjointement la disparité des pratiques pédagogiques dans les rapports sociaux de genre que les enseignants (en l'occurrence, institutrices à Chicago) entretiennent avec leurs élèves (Becker, 1951). En France, des travaux plus quantitatifs, souvent basés sur les statistiques institutionnelles, montrent combien les trajectoires d'études distinguent filles et garçons – tandis que les psychologues de l'orientation analysent les représentations juvéniles des métiers, et les choix sexués d'orientation scolaire qui s'y trouvent associés. Ces travaux reconnaissent combien la scolarisation prolongée des filles concourt à des changements sociaux de première importance (Terrail, 1994, p. 53-94), et certains d'entre eux s'avancent à interpréter la permanence de faibles ambitions féminines dans une perspective boudonienne d'arbitrages individuels entre l'intérêt de court terme et le coût – économique, mais aussi social – des études (Duru-Bellat, 2004).

Dans les travaux français, ce n'est donc que récemment que la sociologie de la jeunesse, soulevant la question de la participation des groupes d'âge à l'ordre socio-genré comme à ses transgressions, marque sa curiosité pour l'identité sexuée des jeunes protagonistes qu'elle observe (Buisson-Fenet [dir.], 2017) : les jeunes filles anorexiques de l'enquête de Muriel Darmon remettent en cause la norme de santé en radicalisant les normes de beauté physique associées à la féminité (Darmon, 2008) ; les « crapuleuses » de Stéphanie Rubi inversent le stéréotype des bandes viriles à leur compte (Rubi, 2005), comme le font les boxeuses de Christine Mennesson sur le terrain sportif (Mennesson, 2005), ou les chirurgiennes d'Emmanuelle Zolesio dans un champ médical dont la féminisation désormais majoritaire n'empêche pas la reproduction de spécialités professionnelles fortement sexuées (Zolesio, 2012).

Aussi cet ouvrage ambitionne-t-il d'apporter sa pierre à un édifice en cours de construction, en poursuivant l'interrogation initiale de l'ouvrage collectif issu des premières *Rencontres Jeunes & Sociétés* sur « les cadres et les modalités de la socialisation sexuée, dans la famille, dans les institutions, sur les lieux de travail, ou encore dans l'entre-soi ». Il veut, quant à lui, tracer le sillon d'une analyse des marginalités et des déviances juvéniles à l'égard des normes de genre, et s'attacher à observer les modalités concrètes de production de pratiques et de

représentations dont les contours, rapportés à l'ordre du genre et à ses critères de classements, ses catégorisations et ses comptages, tracent des groupes minoritaires, parfois placés sous un contrôle institutionnel rapproché qui marque l'évaluation d'une possible dangerosité sociale – pour les autres, ou à l'égard d'eux-mêmes.

Il s'agit donc moins de comprendre la reproduction des clivages de sexe, que de mieux mettre en évidence l'expérience juvénile des normes de genre en situation de marginalité statistique, sexuelle ou sociale, en même temps que le processus de normalisation qui fait des déviances d'hier, les normes d'aujourd'hui.

Marginalité statistique d'abord : on cherchera à dégager les contours des régulations du vivre-ensemble juvénile (et notamment les pratiques de ré-assignations identitaires ou d'innovations statutaires) dans des contextes où l'un des deux sexes s'affiche comme minoritaire, et passe pour une forme d'étrangeté sociale. Dans ces situations, les réponses des acteurs aux injonctions de genre distordent les stéréotypes associés à leur propre sexe, et l'on peut se demander s'ils ont alors à cœur de « défendre et illustrer » davantage les caractéristiques attribuées à leur statut biologique, ou s'ils mettent à profit leur situation minoritaire pour questionner partiellement – ou même inverser radicalement – les normes de la conformité sexuée ordinaire. L'âge – et en l'occurrence, la jeunesse – est-elle alors une variable qui façonne le positionnement de genre ?

Marginalité sexuelle ensuite : les pratiques et l'activité sexuelles juvéniles accentuent encore la dimension symbolique des transgressions, ou du moins des inquiétudes sociales à l'encontre de possibles mises en cause de l'ordre hétérosexuel qui structure toujours fondamentalement les régulations sociales. Au demeurant, « la jeunesse » renvoie à cette période biographique toujours plus longue qui est aussi « l'âge des possibles », où les premières expériences sexuelles peuvent s'autoriser tâtonnements et incertitudes. Il reste que ces initiations s'annoncent elles-mêmes socialement différenciées, et que les normalisations en cours ne sont pas le fait d'une progression linéaire : les motifs d'inquiétude à l'égard d'improbables anomies du genre que font courir des sexualités jugées désordonnées se renouvellent au fur et à mesure de la reconfiguration des pratiques ; la reconnaissance des libertés individuelles peut bien se décliner juridiquement dans la dépénalisation d'orientations sexuelles minoritaires, elle repousse les anciennes limites en inventant les contours d'autres restrictions, au carrefour de « l'âge légal » et des « pratiques légitimes ». Les sexualités minoritaires ont beau s'adosser à la dynamique de libéralisation des mœurs dont R. Inglehart a initié l'examen à l'orée des années 1980 – elles n'en demeurent pas moins « non-conformes », et n'en finissent pas de troubler les rapports sociaux de genre.

Marginalité sociale, enfin : comme nous l'a solidement montré H. Becker pour les musiciens de jazz ou fumeurs de marijuana, la déviance n'est pas « une qualité de l'acte commis par une personne » (Becker, 1985, p. 33) et la trans-

gression n'a d'autre réalité que celle de sa désignation sociale péjorative, qui fait des étiqueté.e.s des « outsiders » déclarés ou qui les incite au secret et à la clandestinité. Toutefois les « entrepreneurs de morale » qui œuvrent à imposer socialement leur interprétation dépréciative de certaines pratiques et leur qualification de comportements comme transgressifs, sont le plus souvent abordés par la littérature sociologique au prisme de leur activité collective de légitimation et d'expertise de la norme (Memmi, 1988). Mais il est plus rare que ces « croisades » soient mises en relation avec les institutions de contrôle qui en sont pourtant partiellement le produit : l'occasion nous est ici donnée d'analyser en quoi la norme de genre s'annonce aussi comme un objet de défense morale des institutions en charge de la jeunesse. Dans quelle mesure les sexualités juvéniles sont-elles abordées par ces institutions à travers le soupçon d'une transgression du genre qu'elles pourraient véhiculer, au point de justifier la non-mixité des populations qu'elles hébergent ? Et quels effets les déviances juvéniles ont-elles sur les normes de genre ?

Cet ouvrage postule donc que la jeunesse influe sur le genre en situation de marginalité, et chacune de ses parties vise à mieux qualifier le type de marginalité concernée. Dans une première partie le positionnement « à la marge » renvoie à la situation de minorité sexuée, et à la transgression de la norme statistique de présence ou de pratique. Cette situation nécessite un aménagement social des interactions et des identifications, qui vise à préserver la légitimité du sexe d'ordinaire majoritaire et relationnellement dominant pour mieux reconnaître de possibles exceptions, à la condition qu'elles participent au maintien et à la reproduction des règles communes du groupe. Les trois contributions concernées analysent comment se négocient les interactions entre le sexe minoritaire et le sexe majoritaire dans les ordres locaux d'activité qui participent de l'enseignement scolaire, de la formation universitaire ou des loisirs juvéniles.

Dans un deuxième temps, l'ouvrage aborde les déviances juvéniles sous l'angle spécifique de la sexualité en pratiques. Comme le remarque Michel Bozon, l'accès à la sexualité des jeunes fait toujours l'objet d'un contrôle de la part des adultes, en particulier parce qu'il accompagne la socialisation intergénérationnelle aux rapports sociaux de genre. Les expressions de « panique morale » émaillent par à-coups des processus plus longs d'accès aux droits, par lesquels les transgressions sexuelles identitaires d'hier – comme l'homosexualité – deviennent les « minorités normales » d'aujourd'hui. Cependant la fabrique de la normalisation n'est pas non plus dépourvue d'ambivalence, ainsi qu'on peut l'analyser pour les jeunes gays et lesbiennes en France depuis les années 1980 – et ainsi qu'on l'observe dans les stratégies militantes en contexte de mutations sociales majeures, à l'exemple de la société tunisienne.

Plutôt que de décliner – selon la grille de lecture néo-foucauldienne usitée – les modalités biopolitiques par lesquelles les institutions de contrôle tentent de maintenir ou corriger le genre des populations auxquels elles s'adressent, les

contributions de la troisième partie choisissent de mettre en évidence les représentations et les pratiques des jeunes comme sujets sexués dans une situation de marginalité sociale. À quoi ressemblent les rapports sociaux de sexe dans les conditions créées par une séparation plus ou moins rigoureuse du monde ordinaire, et inversement que produit l'enfermement ou l'isolement institutionnel sur les représentations du féminin et du masculin des populations juvéniles ainsi maintenues à la marge du social ?

Reproduit mais aussi renouvelé, en un mot : « dérangé » par les jeunes, le genre n'en finit pas d'imposer ses normes et d'inviter ainsi sans cesse à sa transgression.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER Howard, 1951, *Role and Career Problems of the Chicago Public School Teacher*, PhD, U. of Chicago.
- BECKER Howard, 1985, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.
- BUISSON-FENET Hélène (dir.), 2017, *École des filles, école des femmes*, Bruxelles, De Boeck.
- CHABAUD-RYCHTER Danielle, DESCOUTURES Virginie, DEVREUX Anne-Marie et VARIKAS Eleni, 2010, *Sous les sciences sociales, le genre : relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, La Découverte.
- DARMON Muriel, 2008, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte.
- DURU-BELLAT Marie, 2004, *L'École des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux ?* Paris, L'Harmattan.
- ECKERT Henri et FAURE Sylvia (dir.), 2007, *Les jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute.
- MEMMI Dominique, 1988, « Vertus professionnelles et morale collective : la normalisation des pratiques en matière de procréation artificielle », *Droit et Sociétés*, n° 10, p. 475-497.
- MENNESSON Christine, 2005, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan.
- RUBI Stéphanie, 2005, *Les « crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, Presses universitaires de France.
- TERRAIL Jean-Pierre, 1994, « Réussite scolaire : la mobilisation des filles », *Sociétés contemporaines*, vol. 11, n° 1, p. 53-94.
- ZOLESIO Emmanuelle, 2012, *Chirurgiens au féminin ? Des femmes dans un métier d'hommes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.